

Communication de
Madame Martine Huot-Marchand



Séance du 22 novembre 2019



**Marcel Tarte: né en 1894, 20 ans en 1914,
un parcours de résilience?**

*Malgré les nombreuses gelées
Les pins restent verts.
Branche de pin pour mon cœur.
Matsuo Basô (1644-1694)*

Pour introduire, pourquoi la résilience ?

La résilience est la capacité d'une personne à affronter les situations difficiles de la vie. Elle est née avec l'humanité, puisque notre humanité a survécu, mais la science ne s'est intéressée à ce concept que durant la deuxième moitié du vingtième siècle. Alors médecin de PMI, dont les missions de prévention s'adressaient en priorité aux enfants de familles pauvres ou vulnérables, aux enfants souffrant d'un handicap, en danger ou maltraités, séparés de leurs parents et confiés à l'Aide sociale à l'enfance (ASE), cette idée de résilience m'a d'emblée interpellée. Elle répondait à des questionnements que, jusque-là, je n'arrivais pas à me formuler, ce qui m'a amenée à revisiter savoirs et pratiques et à aborder différemment l'accompagnement des enfants, de leurs familles, des professionnels et des équipes en première ligne. J'ai eu la chance de travailler sur ce concept avec Michel Manciaux, Stefan Vanistendael, Antoine Guedeney, Stanislaw Tomkiewicz, lui-même rescapé de la barbarie nazie. « La résilience nous convie à positiver notre regard sur autrui et à modifier nos pratiques, en commençant par mieux observer, identifier, utiliser les ressources propres de ceux dont nous avons à prendre soin. Le succès du concept de résilience semble

issu des abus des concepts de «vulnérabilité» et de «population à risque» qui, depuis des décennies, ont dominé le travail médico-psycho-social... Le concept de vulnérabilité incite à trop regarder la moitié vide de la bouteille, la résilience invite à en regarder la moitié pleine^[1]. »

Pourquoi Marcel Tarte?

Pierre Tarte, médecin à Saint-Nicolas-de-Port jusqu'à sa retraite, m'a sollicitée en 2013 afin de mettre en forme une biographie de son père, Marcel Tarte, à partir de ses mémoires rédigées vers l'âge de 80 ans (1894-1985). Plus tard, Pierre m'a confié une longue boîte brune dans laquelle les lettres que Marcel écrivait presque chaque jour à ses parents étaient rangées par ordre d'arrivée, de fin août 1914 jusqu'en mars 1919. Le contenu de ces lettres quasi quotidiennes révèle également, au fil des épreuves et du temps, ce qui peut avoir aidé le jeune homme, non seulement à tenir durant ces années éprouvantes, mais également à se construire comme adulte.

Après la guerre, Marcel Tarte reprend ses études de médecine et soutient sa thèse en 1923. Il s'installe comme médecin de campagne à Saint-Nicolas-de-Port et intègre également l'usine de la Madeleine comme médecin du travail (1924). Il interrompt ses activités durant la Seconde Guerre mondiale, s'installe durant quelques mois en Ardèche puis retourne en Lorraine dès l'occupation car l'usine de La Madeleine le réclame. Il s'engage en 1949 dans l'Ordre des médecins (1949-1953) et, en 1962, entre à l'Académie de Stanislas dont il est président en 1963. Parallèlement, il a repris des études de lettres et n'a jamais cessé d'écrire discours, communications, textes de conférences, nouvelles (1937 à 1972). Concernant la période 1914-1919, j'ai fait le choix d'alterner les lettres du jeune soldat, qui décrit ce qu'il est en train de vivre, avec les mémoires de l'ancien. Les écrits, bien entendu à remettre dans chaque contexte, se complètent et s'enrichissent. Grâce à ce dialogue entre le jeune et l'ancien Marcel, une résilience particulière se révèle, dont le fil rouge me paraît correspondre au titre d'une brochure de Stefan Vanistendael : « Blessé, mais pas vaincu... »

Définition de la résilience

Le concept de résilience est issu de la physique. C'est la mesure de la résistance d'un matériau au choc et sa capacité à retrouver sa forme originelle sans séquelle. Ainsi, être résilient, pour une personne, pour un enfant, c'est, face à un choc, un traumatisme, un événement douloureux, être en capacité de mobiliser ses ressources pour rebondir et poursuivre son existence, en tirant plus ou moins parti de l'expérience vécue. Selon Michel Manciaux^[2], « résister à la destruction et se construire : ce double mouvement définit la résilience, cette capacité à surmonter les traumatismes et à se projeter dans l'avenir... »

Plus précisément, c'est une capacité à poursuivre un développement normal dans des conditions difficiles, à interagir avec son environnement pour produire une évolution donnée, à réussir une insertion dans la société en dépit de l'adversité qui comporte le risque grave d'une issue négative et à s'adapter de façon exceptionnelle malgré l'exposition à des traumatismes majeurs (guerre, déportation, migration...).

Selon la définition commune, le processus de résilience suppose la survenue d'un traumatisme (comme la guerre avec risques physiques et psychiques multiples et répétés) et les modalités de réponses de la personne révélant son aptitude à surmonter le traumatisme. Le fonctionnement psychique de la résilience fait l'objet de nombreuses recherches dans le domaine de la psychologie et de la psychiatrie. Michel Lemay^[3] la décrit comme « Un formidable réservoir de santé dont disposerait chaque individu ». Cette métaphore lui permet d'envisager des accompagnements basés sur le modèle de la résilience. Si les mécanismes de la résilience peuvent être activés par les personnes elles-mêmes, ils peuvent également être soutenus ou stimulés dans le cadre d'accompagnement éducatif, thérapeutique, soignant...

Brève histoire du concept et de ses prolongements

De nombreux précurseurs ont contribué à construire le socle théorique de la résilience, notamment John Bowlby et sa théorie de l'attachement (années 1960-70).

Emmy Werner, titulaire d'un doctorat en psychologie de l'enfance de l'Université du Nebraska, entreprend, en 1954, une étude portant sur 698 enfants de milieux défavorisés de l'île de Kauai, une des îles de l'archipel d'Hawaï. Elle poursuit ce travail pendant plus de quarante ans, ce qui lui permet d'observer l'évolution des enfants, de la naissance à l'âge adulte. Elle s'aperçoit avec étonnement que la plupart des jeunes sont compétents à solutionner leurs problèmes, que beaucoup sortent indemne d'expériences de vie particulièrement difficiles et développent des personnalités saines et stables. Les enfants à risque élevé, qu'elle décrit comme étant « vulnérables, mais invincibles », avaient au moins une enseignante attentionnée. Elle « écoutait les enfants, sollicitait leur participation et les encourageait ». Werner décrivait aussi à quel point ces enfants résistants faisaient de leur école « un deuxième chez-soi ». À partir de ce constat, Emmy Werner réoriente son étude vers les personnes qui, après avoir été confrontées à des situations difficiles au cours de leur enfance, ont été en mesure de les surmonter et de se développer harmonieusement à l'âge adulte. Elle définit les facteurs de résilience.

Frantz Fanon (1925-1961), psychiatre d'origine antillaise, militant de

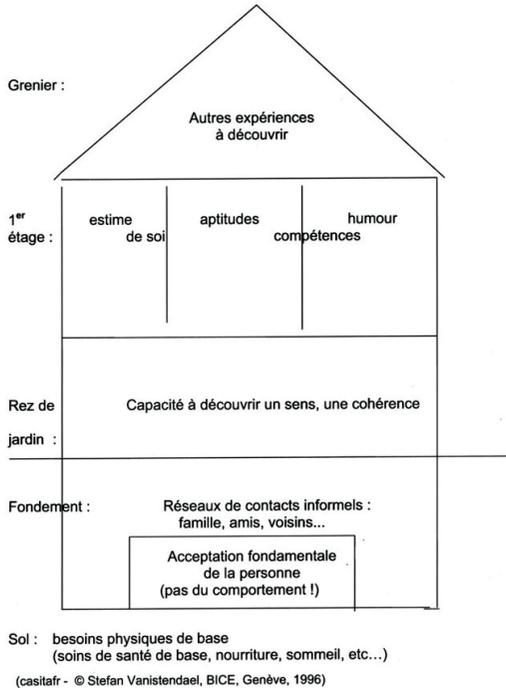
l'indépendance algérienne, a élaboré une analyse approfondie du traumatisme et des séquelles liées à la colonisation et aux guerres coloniales, qu'il a exposée dans plusieurs ouvrages. Le dernier, *Les damnés de la terre*, publié en 1961, l'année de sa mort, sert aujourd'hui de référence. La force de Fanon est de montrer que le système colonial repose certes sur une domination territoriale, économique, mais aussi sur une domination psychologique des colonisés. Le système colonial, fondé sur le postulat de l'inégalité des races et de la supériorité européenne, précipite l'aliénation du colonisé, celui-ci voulant ressembler au colonisateur blanc. Il faut donc « libérer l'homme de couleur » de son aliénation et, pour ce faire, déconstruire la logique coloniale. D'une façon plus moderne, construire la logique de résilience.

Boris Cyrulnik rend le concept populaire à partir d'expériences cliniques, notamment dans les orphelinats roumains. Il développe la notion de « tuteur de résilience », en posant comme hypothèse que, même si la résilience repose sur des facteurs innés, elle se construit à partir d'éléments multiples, dépendant à la fois de l'enfant lui-même et de son environnement, et que l'adulte, parent, éducateur ou enseignant, peut repérer et agir sur ce qui va l'aider à acquérir les ressources nécessaires à sa construction.

Stephan Vanistendael invente la *casita*, petite maison, outil élaboré au Chili, qui permet de visualiser les facteurs de résilience dans un ensemble qui parle à tous, cohérent, facile à retenir et à mettre en action. D'apparence simple, la *casita* est d'une grande utilité dans les situations complexes. Elle peut guider l'entretien, reprendre l'histoire de vie, repérer les problèmes et les ressources.

La résilience est au carrefour de la clinique, de la recherche et de la pratique dans des disciplines variées : sciences humaines, génétique, biologie, médecine. Dans ma pratique de pédiatrie sociale, j'ai rencontré toutes sortes d'enfants confrontés à diverses difficultés et à des événements parfois tragiques. Face aux mêmes situations, certains enfants réagissent de façon positive et poursuivent leur croissance malgré, avec ou grâce au traumatisme, alors que d'autres s'effondrent et restent profondément marqués dans leur parcours de vie.

La Casita de la résilience,



imaginée par Stefan Vanistendael

Ce constat m'a amenée à réfléchir sur la façon dont pouvait se construire la résilience, en amont des aléas et des traumatismes que peut traverser un enfant, et à forger l'hypothèse qu'elle peut être renforcée en apportant les « matériaux » nécessaires à cette construction. Comme médecin, j'ai été formée à repérer, dépister, diagnostiquer une pathologie, au mieux, à la prévenir. Grâce à ce concept, nous nous centrons sur les besoins de la personne, sur ses ressources, ses talents afin de construire ensemble son traitement, son projet de vie...

La résilience n'est pas acquise une fois pour toutes, il s'agit d'un processus en constant développement. Une personne résiliente peut s'effondrer lors d'une accumulation de stress ou de traumatismes.

La construction de la résilience démarre dès la naissance

La résilience est un processus impliquant des facteurs protecteurs et des facteurs de risques qui, dans un contexte précis, produisent des interactions singulières. De même, le degré de vulnérabilité de la personne est à considérer dans sa complémentarité avec ce qui relève de la résilience et non comme opposable.

Les facteurs de construction de la résilience sont influencés par la personne elle-même, la qualité de l'attachement à ses parents, à ses proches (si l'enfant s'est senti aimé, il gardera au fond de lui la capacité à aimer et se faire aimer), sa famille, sa culture, son environnement. Une éducation favorisant le dialogue, l'autonomie, la confiance en soi comme en l'autre et la créativité est un atout majeur.

Ce qui renforce les facteurs de protection de l'enfant par lui-même: la stabilité de vie, de relations, la cohérence et la continuité des prises en charges pour maintenir «son sentiment continu d'exister», selon la formule de D.W. Winnicott, une écoute de l'adulte qui s'occupe de lui et un dialogue vrai, la possibilité de s'identifier à un modèle adulte, l'art de se faire aimer, la capacité à accepter la frustration.

Ce qui soutient la résilience de l'enfant lors des situations difficiles: une relation privilégiée avec une personne de référence, une empathie avec mise en mots régulière des événements et des émotions, sa capacité à attirer la sympathie, à déclencher des réactions positives de la part des personnes de son entourage.

Ce qui soutient sa construction ou son évolution dans la durée: la présence structurante d'une personne significative, modèle ou tuteur de résilience, la connaissance de son histoire, la possibilité de relier les événements entre eux, de leur donner du sens, les rêves, l'humour, des projets d'avenir, une passion ou un engagement dans une cause.

La construction de la résilience durant l'enfance de Marcel Tarte

Marcel Tarte rédige ses mémoires durant les années 1970. La précision avec laquelle il décrit son enfance, les événements qui l'ont traversée et la qualité de ses commentaires, permettent d'avoir une idée assez juste des facteurs de construction de sa résilience.



*Marcel Tarte,
à l'âge où il rédige ses mémoires*

«Je suis né le 1^{er} août 1894 à Épinal, un jour de marché, à 6 heures du matin. Mon père, qui tenait une quincaillerie au N°12 de la place des Vosges, en était tellement heureux qu'il annonça à tous ses clients «qu'il avait un fils». Mes grands-parents paternels, Émile Tarte, étaient durs et sévères. Le couple avait eu 12 enfants, dont 6 morts en bas âge. Mon père, Paul Tarte, a eu une jeunesse paysanne et a été élevé à la dure. Mon grand-père maternel était épicier en gros. Il habitait un appartement spacieux à Épinal. Il y avait de beaux livres dans

sa bibliothèque, dont les romans de Victor Hugo (...) Ma grand-mère était fort douce (...) Le couple eut 3 enfants, un fils aîné devenu cultivateur, une fille, Anna, ma bonne mère, et un second fils, Paul, qui partit faire ses études de médecine à Paris et s'y installa (...) J'ai été un enfant souvent insupportable (...) »

Marcel l'ancien décrit ses premières années comme plutôt heureuses, avec une mère aimante, une vie familiale besogneuse et réglée par le rythme de la quincaillerie, dans le contexte d'une époque où la tendresse vis-à-vis des garçons s'exprimait avec pudeur et où l'on corrigeait physiquement les enfants. Le livre a déjà une importance dans sa vie.

Le jour de ses huit ans, c'est la rupture avec son environnement familial et le départ pour Châtel :

« Le premier août 1902, il fallut quitter ma ville natale pour aller habiter à Châtel, c'est-à-dire abandonner ma première maison, ses meubles, la vieille cour [...]. Je perdais le meilleur de mes camarades, François Blaudez.

Adieu Épinal. On partit pour Châtel par le train. Depuis la gare, on marcha un km et demi jusqu'à la nouvelle maison où nous attendaient mon grand-père paternel, ma grand-mère et aussi tante Alice, personnage haut en couleur. Mon grand-père me prit par la main pour longer un couloir obscur jusqu'à une pièce borgne qui servait de vestiaire.



L'enfance à Épinal

Pris de panique, je plantai mon grand-père et pris le large dans la rue où il n'a pu me suivre. Il fallut organiser une chasse à l'enfant entre les voitures à chevaux. Évidemment, je fus repris. Ce fut ma première évasion... »

La jeunesse à Châtel

« Il y avait une petite bourgeoisie à laquelle j'allais appartenir et qui vivait bien, au milieu d'une population d'ouvriers et d'ouvrières des tissages et filatures, minée par le travail intensif [...].

Je trouvais ces pauvres gens misérables et asservis. Je le disais, ce qui me valait des « corrections », mot consacré de mon père, qui me laissaient épuisé et furieux [...].

On battait alors beaucoup les enfants, beaucoup trop je pense, avec le risque d'en faire des adultes caractériels. Et c'est pour cette raison sans doute que j'ai gardé pendant longtemps le goût de la contradiction et parfois de la révolte. »



La communion à Châtel

À cette époque, on pensait que l'enfant devait être corrigé, que cela en faisait un adulte solide, endurci, prêt à vivre les difficultés de l'existence, prêt à devenir un soldat dont on avait grand besoin pour défendre la patrie. Mais la résilience n'a rien à voir avec la résignation.

Dès son adolescence, Marcel « subit » la chasse et la tante Alice

« Ni la chasse, ni la pêche ne me passionnaient. Les adultes y mettaient trop de feu et le spectacle du gibier, souvent blessé et achevé par la voracité des chiens, m'écœurant, ce qui me valait l'hostilité de mon père [...] La tante Alice avait pris en grippe ma pauvre mère [...]. L'arrivée sous le même toit de deux générations ne pouvait que générer des conflits. Même si je n'étais pas toujours facile, la mauvaise humeur de la tante Alice retombait souvent sur moi. Combien de corrections ai-je reçues de mon père suite à ses fausses accusations ! Le hasard a voulu que je tombe sur le livre de la Comtesse de Ségur, Un bon petit diable. Il devint pour moi un bréviaire et son héros un modèle [...]. »

Une scolarité difficile

« De 1902 à 1905, on me mît au petit séminaire de Châtel qui recevait les futurs prêtres de la neuvième à la troisième [...]. Il y avait l'abbé I., un sadique et une sombre brute. Sa punition consistait à nous agenouiller sur le

tranchant d'une bûche, les bras en croix, une bûche dans chaque main. Si l'on venait à fléchir, il nous réveillait en nous donnant un coup sur le cuir chevelu avec l'angle de sa tabatière [...]. Une fois, je fus coiffé de deux bonnets d'âne et renvoyé chez mes parents après avoir traversé le village ! Humilié, mon père m'administra, une fois encore, une punition. Certains jours, j'étais très malheureux. Ma mère s'en rendait compte, mais elle n'osait contester l'autorité paternelle, cette institution parfois abusive.»

Après le séminaire, l'institution Saint-Joseph à Épinal

« En 1905, on vota la séparation des Églises et de l'État. Les séminaristes et leurs maîtres durent quitter le vieux séminaire [...]. Qu'allait-on faire de moi après la fermeture du séminaire ? On me fourra à l'institution Saint-Joseph d'Épinal, comme interne. Je ne m'y suis pas plu. Il faut avouer que mon passage au séminaire m'avait braqué pour longtemps [...]. Je travaillais mal et fis de plus en plus de bêtises. Aussi, un certain jour de mai, les élèves de l'Institution Saint-Joseph et les maîtres furent réunis et l'on proclama solennellement mon départ. J'étais renvoyé [...]. Je le méritais, mais cette grande parade était inutile et dangereuse ; elle aurait pu peser sur toute ma vie d'homme et faire de moi le mauvais sujet que la tante Alice annonçait depuis si longtemps [...]. »

La punition du père

« Cette fois-ci, c'était donc le déshonneur ! « Je l'avais toujours dit ! », cria-t-elle. Mon père ne me battit pas. L'envie devait le démanger, mais j'avais du répondant et il ne s'y frotta pas. Il m'enferma dans une chambre. J'en sortais une heure par jour puis je retrouvais ma prison. Comme compagnons, j'avais mes livres de classe car il n'était pas question de voir d'autres enfants. Alors que faire d'autre, avec tant de temps devant moi, que de prendre goût à leur lecture ? En commençant par Molière, Corneille, je les ai lus, je les ai épluchés et, même si je ne comprenais pas forcément tout, je me suis fait ainsi une culture d'autodidacte [...]. Les vacances arrivèrent et ma situation s'améliora [...]. »

Retour au collègue d'Épinal, la puissance de la bienveillance

« Il fallut résoudre ma réinsertion dans un collège. Grâce à ses relations, mon père finit par m'y faire rentrer et ce fut pour moi le paradis [...]. Je passais en première, en rhétorique, avec comme professeur de français, Monsieur Melchior, doué d'une remarquable autorité. Je lui dois tout. Un jour, il me demanda de venir près de lui. Il me parla de mes erreurs, de mes études et fit le point de ma situation. Alors tout changea. Du jour au lendemain, je devins sérieux et appliqué, ne songeant plus à semer le désordre, ce qui montre combien un éducateur a dans les mains l'avenir du jeune qui lui est confié [...]. »

Enfin bachelier...

« J'entrai en philosophie, un peu fier de moi. J'eus comme professeur un Monsieur Luc, excellent humaniste [...]. Vint l'examen, je passai en juillet avec mention assez bien [...]. Certes, il y avait eu bien des cahots, mais j'étais bachelier. Mon père était fier de moi, ce que je trouvais étrange [...]. La discorde reparut à la maison. Je voulais être médecin et mon père voulait que je sois notaire. En octobre 1912, il y eut un gros grabuge. Stupidement, je me laissais convaincre, un peu parce que j'allais mener une vie d'étudiant, une vie libre et riche de plaisir. C'est ce qui arriva [...]. »

Étudiant à Nancy...

« Ce fut donc un échec et mat total. Je m'attendais au pire à Châtel. Or il n'en fut rien. Je déclarais que je voulais faire ma médecine, ce que mon père accepta sans discussion. Cette attitude m'apparut tout à fait désarmante. Mon oncle médecin, qui était un homme de bon sens, a dû certainement intervenir, afin d'éviter de sérieuses difficultés en cas de refus. Tout changea à la faculté de médecine et le PCN, année préparatoire, me mît au contact de la vie. Je suivis régulièrement les cours et les travaux pratiques. C'était autre chose que le droit dont je ne percevais pas l'intérêt; manque de profondeur peut-être, mais surtout goût de la réalité immédiate qui correspondait à ma vraie nature [...]. Tout semblait donc me sourire en ce milieu de l'année 1914 [...]. »

Les facteurs de la construction de la résilience de l'enfant Marcel

De la naissance à 8 ans, la période est favorable avec des facteurs de protection nombreux :

Des atouts personnels, une intelligence vive, une sensibilité... La tendresse inconditionnelle de sa mère, la fierté du père, l'attention bienveillante du grand-père Mathieu, le soutien de l'oncle Paul, ses camarades de jeux...

La stabilité des huit premières années, une vie à Épinal bien réglée, avec ses traditions, les fêtes religieuses, les repas de famille, une enfance sans heurt majeur à part les fessées en cas de bêtises, vécues comme normales à l'époque et que le père appelle « corrections ».

Une période défavorable lui succède, ce sont les années à Châtel-sur-Moselle (88) :

À l'âge de 8 ans, c'est le départ pour Châtel, la rupture avec un environnement soutenant. Les corrections se multiplient, vécues comme injustes quand la tante Alice en est à l'origine ou lorsqu'elles font suite aux propos de Marcel sur le sort des ouvriers de la filature. La chasse l'écoeure ou le révolte. Le passage au petit séminaire est particulièrement traumatisant, car violence et perversité s'y côtoient. Il en est de même durant la petite année passée à l'institution Saint-Joseph d'Épinal où les humiliations subies auraient pu le briser.

Pourtant, les facteurs de construction de la première période soutiennent l'enfant qui se sent très malheureux mais ne s'effondre pas :

Sa mère poursuit avec Marcel une relation forte, toutefois discrète car elle n'ose pas s'opposer à l'autorité paternelle. Elle-même souffre de l'attitude de la tante Alice. Marcel se sent très malheureux, mais pas vaincu (révolte et provocations). La place du livre est déjà importante. L'ancien cite *Un bon petit diable* de la Comtesse de Ségur dont il s'inspire pour contrer à sa manière la malveillance de sa tante ; *La Chartreuse de Parme*, qu'il dévore durant une chasse où il laissera passer le gibier, d'où un énième conflit avec son père.

La reconstruction

La punition du père, qui a consigné le fils avec ses livres scolaires (que Marcel va lire et relire), a sa place dans cette histoire de résilience, tout comme ses efforts pour trouver des solutions après chaque échec scolaire. Marcel découvre peu à peu que son père est fier de lui ; et, finalement, que l'amour paternel n'est pas loin... Après sa réinsertion au collège d'Épinal, c'est l'amitié avec André Hartmann, la bienveillance de M. Melchior qui va transformer le jeune Marcel de façon radicale. Ce professeur et son oncle, Paul Mathieu, médecin à Paris, sont pour lui de solides tuteurs de résilience. Marcel a des rêves et veut réussir son avenir : devenir médecin...

L'expression de la résilience dans la correspondance de Marcel Tarte durant la guerre

C'est alors que la guerre éclate. Marcel Tarte est mobilisé dès le mois d'août 1914, à tout juste vingt ans. Jusqu'à sa démobilisation, en mars 1919, il écrit quotidiennement à ses parents, ce qui représente un total de plus de mille lettres ou cartes.

Le jeune homme évoque dans cette exceptionnelle correspondance ce qui l'aide à tenir : l'attachement à ses parents, les rencontres, le groupe, la capacité de donner un sens et une cohérence, une gamme d'aptitudes et de compétences, la volonté, l'humour, la religion, la chance, la projection dans l'avenir, autrement dit les différents domaines qui constituent la résilience.



À droite, le jeune soldat et ses camarades du régiment d'infanterie

Les extraits de lettres choisis pour cette étude cherchent à mettre en évidence les facteurs de résilience du jeune soldat au fil des événements et à « meubler » sa casita. Associés à des paroles d'auteurs, d'écrivains, de témoins ou de survivants de situations extrêmes, de préférence dans d'autres circonstances que la Première Guerre mondiale, ils enrichissent la compréhension de la résilience dans chaque domaine évoqué.

Les fondamentaux: les besoins matériels élémentaires

Lettre du 24 septembre 1914: « Je fus réveillé par un froid piquant vers les 3 heures du matin, raide comme un lièvre forcé, la gorge serrée. Je pus méditer sur les fausses espérances, avis partagé par un camarade qui fréquentait à Nancy la faculté de lettres, ce qui nous a fait tomber dans les bras l'un de l'autre. Considérant qu'il était dangereux de partir à la ligne dans un état de dépression physique amenant la dépression morale, nous résolûmes de chercher une chambre en ville et de faire le soir un repas convenable... ». C'est ce qu'ils firent, en douce et avec la complicité du sergent. Marcel était particulièrement habile pour tout ce qui concerne ses besoins primaires. Il savait s'entourer et utiliser combines ou débrouille, sans toutefois déroger à ses valeurs. Cette habileté à trouver des réponses à ses besoins de base le soutiendra durant toute la guerre.

Dans sa description du quotidien du camp de travail dépendant d'Auschwitz où Primo Levi^[4] tente de survivre, les besoins vitaux prennent toute la place avec une acuité obsédante: « La loi du Lager disait: « Mange ton pain, et si tu peux celui de ton voisin... ». Tout changea le jour même du départ des nazis où quelqu'un proposa un partage. « Ce fut là le premier geste humain échangé entre nous. Et c'est avec ce geste, me semble-t-il, que naquit en nous le lent processus par lequel, nous qui n'étions pas morts, nous avons cessés d'être des Häftlinge (déportés) pour apprendre à redevenir des hommes. »

Premier domaine: une acceptation profonde de la personne et les réseaux de soutien

La résilience se fonde sur une acceptation inconditionnelle, profonde, de la personne. Durant ces années terribles, l'amour inconditionnel de ses parents, les attentions auxquelles il est sensible soutiennent la résilience de Marcel, et réparent aussi quelques blessures d'enfance.

Rolampont, le 11 novembre 14: « Des roses ! J'ai été content de recevoir des poignets de laine et une bouteille plate, mais rien de reçu jusqu'alors n'a égalé le plaisir de recevoir ces fleurs. J'ai choisi la plus belle, la rose thé, et je l'ai pliée soigneusement dans la pochette de mon portefeuille où maman a déposé un talisman. J'emporterai ce précieux souvenir, gage d'une tendresse que je connais cependant bien et souvenir vivant d'un joli coin du pays natal... ».

4 mai 1915, Saint-Ouen : « Ah mon cher papa ! Si en septembre prochain nous pouvions fusiller les lièvres et les faisans ! Et ces bons civets qui ont cuit entourés de tous les soins de maman... »

22 juillet 15 : « Ma chère maman, ta fête n'est qu'une occasion pour te dire tout mon amour filial. On retrouve vite les mots de tendresse que l'on croyait perdus au sortir de l'enfance dès qu'on se trouve en face du danger. Ce 26 juillet 1915 me paraît être un jalon sur ma route ; mûri d'un seul coup, la vie n'a plus pour moi la même signification : fidèlement attaché aux traditions que tu m'as transmises. Je ne pense guère maintenant à les abandonner mais à les assimiler complètement pour avancer dans l'existence. »



*Le jeune soldat avec ses parents
lors d'une permission*

Le 20 juillet 1917 : « Maman, je te souhaite une bonne fête, c'est toi que j'aime le mieux de toutes ! Je suis toujours ton pauvre petit quoiqu'étant un grand soldat. Je me trouve très heureux ce soir d'avoir travaillé comme un nègre, d'avoir nettoyé un poste de secours et installé le matériel, mais pourtant, il ferait rudement bon t'embrasser et t'embrasser ! Prendre ta main et la frapper sur la table en disant ma petite maman... ».

La place privilégiée de la mère est une constante, comme l'exprime avec tendresse Antoine de Saint-Exupéry^[5] :

« Vous ne pouvez pas bien savoir cette immense gratitude que j'ai pour vous, ni quelle maison de souvenirs vous m'avez faite... Et ce monde de souvenirs d'enfants, de notre langage et des jeux que nous inventions me semblera toujours désespérément plus vrai que l'autre... »

Les réseaux de soutien. Durant les guerres, ce sont les rencontres, les amitiés, les copains de régiments, les religieux, et la capacité à se faire accepter par le groupe.

Simone de Beauvoir confirme cette résilience collective dans la préface qu'elle a rédigée pour *Treblinka*, de Jean-François Steiner : « S'il suffit de quelques lâches pour que la série entière se conduise lâchement, dès qu'apparaît un groupe, il suffit de quelques héros pour que les gens, reprenant confiance les uns dans les autres, commencent à oser... Un comité de résistance se créa... Les hommes de Tréblinka étaient des civils que rien n'avait préparé à affronter une mort violente, le plus souvent atroce. Le miracle est que certains d'entre eux y soient

tout de même parvenus et qu'ils aient réussi à rallier tous les prisonniers. Le processus en est tout juste l'inverse de l'abdication. »

Lettre de fin octobre 1914 : « La vie devient de plus en plus rude... Aujourd'hui j'ai reçu une lettre d'un bon compagnon et avec qui nous avons fait maints projets, ce brave Hartmann, sous-lieutenant au 170^{ème} de ligne. Que j'aurais du plaisir à avoir comme officier ce bon ami ! Ce n'aurait été rien pour moi de partir au feu. Il est vrai que nous partirons peut-être avec le sergent Collot. Ce qui me fera grand plaisir car je crois m'être fait là un excellent ami... »

Le 10 juillet 1917 : « Aujourd'hui, un de nos conducteurs, un territorial, nous a quittés, ayant reçu l'ordre de rejoindre un régiment territorial. Nous avons fêté son départ très naturellement, mais au moment de nous quitter, nous avons tous la larme à l'œil. Étonnement, stupeur et tristesse vraie. Il faut une occasion comme celle-là pour nous apercevoir que la guerre a créé des liens. La camaraderie a été une des meilleures choses du cataclysme et c'est d'ailleurs grâce à elle que nous vivons joyeux malgré tout. »

Deuxième domaine : la capacité à trouver un sens, une cohérence

Cette volonté d'écrire chaque jour a considérablement aidé le jeune Marcel à tenir. Écrire, c'est se souvenir, laisser remonter les émotions, faire le récit, poursuivre l'histoire au fil du temps, finalement se remettre à penser. Trouver un sens à sa vie signifie aussi comprendre au fond de soi que toute vie comporte un aspect positif, malgré les expériences négatives, auquel il est possible de recourir pour s'orienter et s'organiser.

Le 5 juin 1918 : « Ce que nous savons de certain c'est qu'ici le boche n'avance plus... Ce qui est infiniment regrettable est qu'il ait fait une avance pareille ruinant encore quantité de pays, de bien beaux pays que nous connaissons pour y avoir séjourné au repos. Dans combien de temps redeviendront-ils français et dans quel état je l'ignore. Ceci est triste, mais voici quelque chose de dégoûtant : du pillage de maisons françaises par des Français. Je comprends qu'on prenne du linge propre, qu'on se nourrisse, mais j'ai vu le linge tiré des armoires, les meubles éventrés, des poules tuées et abandonnées, le vin répandu, c'est incompréhensible... L'invasion engloutit toujours une partie des forces vives d'une nation, forces naturelles et forces morales. »

Primo Levi ruminait le journal de sa déportation durant les derniers mois de son séjour, pour témoigner. Vouloir absolument témoigner l'aidait à tenir. Son premier livre, *Si c'est un homme*, paru en 1947, est l'un des tout premiers témoignages sur l'horreur des camps.

Viktor Frankl^[6], psychologue autrichien, survécut aux horreurs des camps de concentration. C'est sur cette recherche d'un sens à sa vie qu'il fonda par la suite sa psychothérapie, la logothérapie : « Qui, parmi ceux qui ont survécu aux camps de concentration, ne pourrait parler de ces personnes qui traversaient les lieux de rassemblement ou les baraquements, offrant ici un mot gentil et là leur dernier bout de pain ? Même s'ils n'étaient pas nombreux, ils sont la preuve que, dans un camp de concentration, on peut priver l'homme de tout sauf de sa dernière liberté, à savoir s'adapter d'une façon ou d'une autre aux conditions données... La liberté de penser de l'homme lui donne l'opportunité de trouver un sens à sa vie jusqu'à son dernier souffle. »

Troisième domaine : une gamme d'aptitudes, de compétences à résoudre les problèmes

Les aptitudes ne suffisent pas. Il faut que la personne puisse sentir que son aptitude influence le cours des choses, que le point de contrôle est en lui. Primo Levi est devenu habile dans l'art de se fabriquer des cuillères (qui lui sont souvent volées ou confisquées) pour ne pas laper sa soupe comme un animal et rester humain.

Bien qu'il ne soit pas au front et en ce sens protégé, René de Saint-Périer, médecin militaire à l'hôpital de Beauvais, écrit dans son carnet de guerre^[7] combien l'arrière immédiat peut être impliqué dans le conflit. Il est terriblement touché par toute cette immense misère humaine qui défile à l'hôpital et qu'il côtoie chaque jour. « Qu'il est douloureux, malgré l'accoutumance professionnelle de voir mourir des hommes jeunes et pleins de vie, frappés brutalement par la plus monstrueuse des iniquités humaines qu'est la guerre. », écrit-il le 22 novembre/9 décembre 1914. C'est pourquoi il soigne avec un dévouement hors du commun, en consacrant son temps libre à des observations, à des recherches, à l'apprentissage de nouvelles connaissances afin de perfectionner les techniques chirurgicales complexes, le traitement des plaies par éclats d'obus ou balles de shrapnel (pansements avec papier métallique, greffes de derme de poulet pour des pertes de substances...). Il innove avec le sérodiagnostic et cette invention toute nouvelle, la radiographie, avec la demande d'une « petite curie » pour la détection des balles et éclats d'obus dans le corps.

Chez le soldat Marcel, de nombreuses aptitudes et compétences

Aptitude à se faire accepter.

Le 12 février 1915 : « Je me présentais alors, toujours sac au dos, dans une boucherie où j'avais oublié de payer un fromage. Je devais avoir l'allure sympathique et le visage souriant car malgré mon état repoussant de boue et de crasse, on m'offrit la table et le lit. »

Aptitude à se révolter, à s'émouvoir et à l'exprimer.

Marest, 15 décembre 1914 : « Si j'ai le bonheur de rentrer, je ne parlerai jamais de cette guerre qui nous replonge dans les temps reculés où chaque peuple cherche à anéantir l'autre sans respect d'aucune convention. Tel cet officier du 149^{ème} faisant tirer sur des brancardiers allemands ! À côté de ces tableaux sauvages, on trouve ceci : Allemands et Français perdus sans chefs. Ils se rencontrent, plus personne ne les excite, ils sont amis et font la soupe ensemble. Ce qui prouve que l'homme n'est pas un loup pour l'homme ! Enfin ! »

Le mois de décembre 14 est difficile pour Marcel, avec une sorte de vol en éclats de ses repères humains et moraux. Désillusion, moral en berne, principe de réalité remplacent la vision romantique, d'où l'importance de pouvoir exprimer ses émotions à ses parents. La lettre qu'il écrit le 24 décembre 1914 est très douloureuse : « Il n'existe plus guère d'abnégation totale et de courage héroïque (...) Relâchement, sévérité intense avec de jeunes soldats, voilà les excès dont nous sommes témoins chaque jour. On reviendra transformé mais bien désillusionné aussi (...) Voilà les sombres pensées un soir de réveillon (...) »

Début mars 1915, Marcel Tarte tombe malade dans la boue des tranchées (rhumatisme articulaire aigu). Durant sa convalescence, c'est l'amour des siens qui revient souvent : le 25 avril : « Nous vibrons à l'unisson. Il me fallait connaître la peine, la misère pour me rapprocher de vous. Nous vivions éloignés autrefois, je m'en rends compte aujourd'hui ! Maintenant nous voyons et pensons de la même manière. Vous êtes ma première affection parce que j'aime aussi recevoir des nouvelles de ce bon Hartmann. Nous nous écrivons très souvent, lui du fracas de la ligne et moi de mon lit. Loin de l'autre, dans des situations fort différentes, nous devisons comme deux frères. Lui aussi ressent deux besoins qui manquent tant à ceux qui n'ont pas de parents. C'est l'affection des siens, la solide amitié d'un ami et enfin le retour à la foi... »

Aptitude à écrire et décrire.

Le 29 avril 1916, probablement de Douaumont : « Parfois, au-dessus de la tête, le plus épouvantable fracas, sans que rien ne bouge, pas même un cheveu, avec, pour commensaux, les insectes, amis des soldats, un gros chien brun très gras, une jeune chatte qui passe ses journées à manger élégamment tous les fonds de boîtes de singe. Nous ne manquons pas de distractions ; d'abord manger et dormir, puis les jeux d'esprits, les bonnes petites histoires. Enfin un jeu de dames découvert dans un coin. Il n'y a ni jour ni nuit, l'eau nous manque. C'est la seule chose avec la lumière... »

Les travaux du quotidien.

X, le 18 décembre 1916: « Nous saurons laver, repasser, coudre, raccommoder, faire du feu. »

Apprendre et se rendre utile.

Dès qu'il a pu, après sa blessure, le jeune soldat fait les pansements.

Le 15 août 1918: « Je devais être prêt à sept heures et j'ai fait des pansements jusqu'à dix heures. L'hôpital manque beaucoup de personnel et mon infirmière a pensé que je ne serais pas déplacé dans une salle d'opération.



Fort de Douaumont, entrée bombardée

Elle a soumis son idée au docteur qui s'est montré charmant et, chaque matin, j'endosse la grande blouse et le tablier et je vois des choses fort intéressantes... »

Quatrième domaine: l'estime de soi

Dans son analyse du traumatisme du colonisé et, plus tard, ses travaux sur les troubles mentaux et les guerres coloniales (dont la torture), le psychiatre Frantz Fanon a mis en évidence les conséquences négatives à long terme sur l'estime de soi des victimes et le sentiment de perdre leur humanité. « Il ne faut pas seulement combattre pour la liberté de son peuple, écrit-il, il faut aussi pendant tout le temps que dure le combat réapprendre à ce peuple, et d'abord réapprendre à soi-même, la dimension de l'homme... ». Simone Veil a tellement souffert d'avoir été obligée de « laper la soupe du camp comme un chien » que, lorsqu'elle allait au restaurant, elle ne pouvait s'empêcher de chaparder une petite cuillère.

Marcel a eu des coups durs. Enfant, il a subi des humiliations qui auraient pu le détruire, mais grâce à des rencontres, André Hartmann, M. Melchior, et au regard nouveau porté sur lui, il a pu retrouver son estime de lui-même.

Le 21 avril 1916: « J'ai passé une soirée à laver, brosser, astiquer. Je manque peut-être d'allure militaire, mais je ne suis pas un sale soldat... »

Le 28 mai 1916: « Hier, le médecin en arrivant m'a dit: il me faut une table pour un bureau personnel et un lavabo. J'aurais été bien embarrassé il y a deux ans seulement, et pourtant aujourd'hui, il y a dans la chambre, une

table avec une chaise, un tapis, un lavabo près duquel pend la blancheur d'un essuie-main. Ç'aura été pour moi le plus salutaire enseignement de la guerre que cette obligation de faire quelque chose avec rien... »

Cinquième domaine : l'humour

L'humour était au départ méconnu dans les recherches sur la résilience. Cependant, les personnes travaillant sur le terrain dans diverses cultures ont souvent reconnu son importance. L'humour n'élimine pas la souffrance, mais il la transforme en quelque chose de plus supportable. Il peut en découler une force immense et de ce fait un lien direct avec la résilience. L'humour peut se manifester sous plusieurs formes, du simple amusement au sourire gardé dans l'adversité. Une personne qui maîtrise l'art difficile de rire d'elle-même gagne en liberté et en force intérieure.

Les petites blagues que se racontaient les soldats détendaient particulièrement l'atmosphère quand l'angoisse montait dans les tranchées bombardées par les marmites. On y lisait également celles du *Bulletin des armées de la République*; dans l'un d'eux, un article sur les résultats d'un concours de « penseur », retrouvé dans une lettre de Marcel. Extraits : « Les penseurs décidément abondent aux armées. Il y a au moins un penseur par kilomètre de front, ce qui fait une proportion extrêmement encourageante. Leurs pensées, graves ou légères, formeraient déjà un volume. » Marcel en a souligné deux : « Émises des tranchées, les pensées ont toujours une certaine profondeur. », « La vie est un chapelet de petites misères que le philosophe égrène en riant^[8]. »

Le 28 février 1915 : « Encore un mois de passé. Nous l'avons presque entier passé sur la ligne de feu à un endroit où le régiment a fondu doucement. Février n'a pas été funeste pour moi, mars ne le sera pas non plus et comme avril est le printemps et que j'ai vingt ans, j'attendrai mai sans aucune peine. Comme le mois le plus beau est le mois de Marie, maman dira de si bonnes prières que je me réveillerais le 1er juin. J'ai trouvé le secret pour passer entre les gouttes. La vie a fait de moi un être en forme, tout muscle, dirait Tartarin, de plus débraillé et loqueteux. Ma capote est fort raccourcie. Une fois que je m'étais embourbé, j'avais le bas de la jaquette transformée en une plaque de boue raide, qui fut coupée avec fantaisie par un couteau mal aiguisé... »

X, le 7 septembre 1916 : « Le singe Boche n'est pas plus mauvais que le singe français. Dans mon estomac, il va y avoir une bataille de singes car c'est le plus facile ravitaillement... »

Autres facteurs de résilience

La sensibilité à la beauté, à la nature

Le 10 mai 1916 : « Les boches nous ont fait toutes sortes d'honneurs sans pour cela nous avoir. La voûte menaçait de manquer de résistance sous la poussée fantastique des obus qu'elle recevait. Après de longues heures, nous avons poussé une charge folle à travers les trous d'obus et les choses innommables. Je ne pensais pas que la nature avait fait des progrès. Plus le bruit du canon s'affaiblissait, plus l'enchantement progressait. Tout à coup des lilas en fleurs ! Quelle joie ! J'étais chargé comme un bourriquot mais je retrouvais ma vigueur malgré l'étiollement de longs jours sans lumière. Imaginez-vous le bonheur de voir la nature après avoir vécu quinze jours en enfer avec du feu qui tue ; l'obscurité, les douleurs, les cris, les gémissements, la chair palpitante et meurtrie. Je n'ai pu résister au plaisir de cueillir une branche de lilas et de la joindre à cette lettre. C'est un symbole, aussi fort que celui de l'olivier, annonciateur de la paix. C'est le retour à la vie. Nous allons aller vers le printemps, vers le vrai printemps... »

13 août 1916, dans la Somme : « Il y a certains moments de ma vie aventureuse que je voudrais graver au burin. Hier soir, j'étais acteur d'un fort beau tableau. La lune avait une clarté laiteuse, ce qui faisait naître des contours argentés. Un groupe de soldats, le nôtre, et une mandoline jouaient des chansons. Ces airs quelconques très doux dans la nuit tiède avaient quelque chose d'envoûtant, de mystérieux. Nous écoutions, fredonnant parfois, tous plus ou moins occupés à une rêverie. Quelques sifflements d'obus nous avertirent qu'il ne fallait pas laisser couler le temps sans le bien employer et chacun rentra dans la tente. C'est toute la guerre que cette histoire, les moments délicieux et les brutalités soudaines... »

La musique

Devenu musicien après la guerre, Marcel l'ancien se souvient : « Ensuite ce fut la bataille de la Somme, très dure, avec de lourdes pertes. Il fallait brancarder nuit et jour. Pour nous aider, il fallut recourir aux prisonniers allemands, ce que la Convention de Genève autorisait. Parmi eux, un garçon aux allures distinguées, premier prix de violon au conservatoire de Berlin. Bidasse, un géotrouvetout, dénicha un violon dans un des villages évacués. Quand la bataille s'apaisait un peu, notre merveilleux Geiger nous enchantait... »

Primo Levi rapporte cet épisode où Pikolo, son camarade de soupe (il fallait porter à deux une marmite de 50 kg de soupe enfilée sur des bâtons), lui demande : « Qui est Dante ? Qu'est-ce que la Divine Comédie ? » Sa mémoire se réveille : « J'y suis, attention Pikolo, ouvre grand tes oreilles et ton esprit... »

Il récite ou chante. « Et c'est comme si moi aussi j'entendais ces paroles pour la première fois : comme une sonnerie de trompette, comme la voix de Dieu. L'espace d'un instant, j'ai oublié qui je suis et où je suis. Pikolo me prie de répéter. Il est bon, Pikolo, il s'est rendu compte qu'il est en train de me faire du bien... »

La religion

Le 14 mars 1916 : « C'était donc aujourd'hui un dernier jour de répit et demain je pars au 174^{ème}. Je ne redoute rien, j'ai confiance en Dieu. Nous sommes en parfaite communion de croyances et de sentiments et parce que nous nous aimons beaucoup, chacun de nous veut avoir la certitude de la tranquillité morale chez celui qui le quitte... »

12 septembre 1916 : « Un christ ! Merci, merci mille fois. Le prochain soleil sera le nôtre et le bienvenu. Ce va être le plaisir intense d'être propre, d'être débarrassé de la vermine abondante plus que jamais... »

Henri Lamouroux a préfacé l'ouvrage de Bernard Py^[9], Dans le malheur de Dachau : « Étudiant en médecine, l'auteur est déporté à 19 ans... Le bonheur à Dachau, c'est Dieu qui le lui apportera par l'intermédiaire d'un prêtre étonnant, le père Morelli. Il a vécu à Dachau une ascension... »

Noëlla Peauudeau-Rouget, a 20 ans au printemps 1940, quand les Allemands débarquent dans le Maine-et-Loire. Résistante, elle est déportée à Ravensbrück. Son père, Clément, fonctionnaire des chemins de fer, sa mère, Marie, femme au foyer, lui ont enseigné l'humanisme, une morale tirée au fil à plomb et l'absolue croyance en une force supérieure. « Mes parents m'ont transmis une foi chrétienne profonde et des principes de comportement », raconte-t-elle. Elle aura 100 ans en décembre 2020.

La chance, et la capacité de la saisir

« J'aurais dû y rester, écrit Marcel l'ancien. Si je suis sorti de cet enfer, c'est parce que l'aide major de première classe, Paul Pequegnot, un ancien élève de la Faculté de médecine de Nancy, cherchait un secrétaire. Je me suis présenté et je fus pris à l'essai, puis accepté. J'entrai ainsi dans le 174^{ème} RI, alors cantonné dans la Meuse, vers Rigny-la-Salle. Ce secrétariat était d'un type particulier : je devais ouvrir toutes les lettres, mêmes celles aux adresses manuscrites, prendre connaissance de leur contenu et rendre compte. » Marcel s'acquitta de sa tâche avec sérieux, rigueur et une loyauté qui lui valut l'estime de ses supérieurs.

Le 25 juillet 1918 : « Je participe à une affaire qui nous renverra, je l'espère, bientôt dans nos foyers. Le Boche l'a terriblement sec, comme disent les soldats ». Le 26 juillet 2018, Marcel est blessé. Il ne devra sa survie qu'à la

chance, notamment celle d'arriver par hasard dans l'ambulance de l'oncle Mathieu et d'avoir retenu son numéro malgré son extrême faiblesse. L'ancien écrit dans ses mémoires : « Le destin, même si je l'avais un peu aidé, avait décidé de nous rendre l'un à l'autre. Le processus, le mot n'est pas excessif, est toujours le même : garder ses chances, les tenir en réserve, les exploiter à plein, l'ordinaire de ceux qui se sont donné la peine de vouloir vivre. Je fus sorti du pauvre troupeau des blessés, soigné et opéré d'urgence... »

La projection dans l'avenir, les projets d'avenir et leur réalisation. Si je reviens, écrit Marcel...

7 mai 1915 : « Si je reviens de cette formidable échauffourée, je vivrai en bon chrétien et en honnête homme. Je ferai ma médecine et je pousserai mes études aussi loin que possible... »

Le 8 avril 1918 : « Il n'est pas encore le moment pour nous d'entrer dans la fournaise. Avez-vous lu le JO du 26 mars ? Je vais pouvoir prendre deux nouvelles inscriptions, passer des examens, suivre des cours. La guerre s'éternisant, les études vont reprendre dans des conditions toutes spéciales. Je vous ai dit bien souvent que ma situation valait celle d'un médecin auxiliaire, mais maintenant, puis-je accepter de gaieté de cœur de nouveaux retards dans mes études ? Je ne le pense pas... »

Le 11 novembre 1918 : « Voici une journée historique et je suis heureux de l'avoir vécue à Paris. Ce que j'ai vu ce soir sur les boulevards sera raconté plus tard à mes petits-enfants. C'était du délire. Les gens s'embrassaient, les femmes, les soldats, les civils. Et alors une foule compacte qui se portait elle-même. Les soldats de toutes Nations juchés sur les voitures, montés sur les chevaux de trait. Et des cris, des applaudissements frénétiques. Ce soir, les boulevards étaient éclairés presque comme en temps de paix et la foule chantait... Je sortais de l'hôpital ce matin et je revenais tranquillement par la rue de Sèvres quand soudain un coup de canon, puis un deuxième, puis un troisième. C'était la consécration de ce que tous attendaient. Donc, enchanté de ma journée. C'est fini la guerre ! »

Vers la sagesse et la maturité, faire quelque chose de ce qui s'est passé

Externe des hôpitaux de l'Assistance publique, résistante durant la Seconde Guerre mondiale, Myriam David est déportée à Auschwitz. Elle deviendra pédopsychiatre. Son expérience concentrationnaire sera essentielle dans ses recherches : cette détresse, elle la retrouvera chez les enfants de l'Assistance publique dont elle va s'occuper. Geneviève Appell, sa collaboratrice, psychologue clinicienne, dira d'elle : « Son expérience personnelle d'Auschwitz-Birkenau est encore là, tout vif, et ces enfants vivent pour elle une véritable déportation avec une intolérable expérience concentrationnaire. »

Stanislaw Tomkiewicz, neuropsychiatre et pédiatre, déporté à 15 ans du ghetto de Varsovie à Bergen Belsen, a témoigné de sa propre résilience à plusieurs reprises. Très gravement déprimé, il rencontre un jour un psychiatre réputé, lui-même dans le ghetto, qui va l'écouter longuement. Cette unique « consultation » va transformer l'adolescent de façon radicale, en lui donnant un sens et un but : s'en sortir et devenir médecin. S. Tomkiewicz a survécu, il est devenu médecin, spécialisé en psychiatrie de l'enfant et du jeune. Il orientera ses recherches sur tous les types de violences envers l'enfant, notamment institutionnelles.

Boris Cyrulnyk écrit en 1993^[10] : « Je fais partie de ceux qui pensent que l'on n'est pas obligé de raconter son secret sur la place publique pour aller mieux. On peut, que l'on soit adulte ou enfant, utiliser le para-dit en écrivant, en mettant en scène... On se libère de son secret sans pour autant le dire. Les enfants résilients deviennent de grands créatifs et transforment leur blessure en œuvre d'art pour mettre une distance entre eux et leur traumatisme : ils sont souvent écrivains, comédiens. Certains se tournent vers les autres et veulent s'engager socialement (œuvres humanitaires, éducateurs de rue...), ou s'orientent vers de longues études (souvent en psychologie) : ce qu'ils veulent avant tout, c'est devenir l'auteur de leur destin. Ce sont des décideurs parce qu'ils n'ont rien décidé de leur enfance. »

Peut-on répondre à la question posée, titre de cette communication : Marcel Tarte: né en 1894, 20 ans en 1914, un parcours de résilience?

La correspondance du jeune Marcel durant les années de guerre et les mémoires de l'ancien démontrent que c'est bien le cas. Le jeune homme a non seulement survécu à des conditions difficiles et souvent extrêmes, mais il a acquis des compétences et atteint son objectif : devenir médecin et poursuivre sa vie.

Afin d'approfondir ce travail, j'ai lu plusieurs correspondances de soldats du même âge embarqués dans cette guerre effroyable. Parce que l'art d'écrire était enseigné dès l'école, nombre de ces jeunes écrivaient bien, ce qui a été très aidant pour la plupart d'entre eux.

La correspondance de Jean Pottecher, fils de Maurice Pottecher, poète, écrivain, fondateur du Théâtre du Peuple de Bussang (88) est particulièrement émouvante. Élevé avec bienveillance, Jean est initié très tôt à la beauté, à l'art, aux sciences, à la morale, à la politique... « C'est à la maison paternelle qu'il développa son esprit, en même temps qu'il élargissait son cœur. Le père n'inspirait point de crainte. Être redouté de ses enfants lui eût paru un malheur aussi grand que de n'en être pas respecté. », écrit pudiquement son père. Jean a tenu à combattre car il jugeait qu'il était de son devoir de donner sa vie pour son pays.

Bien que leurs enfances soient fort différentes, les lettres de Jean et de Marcel ont de nombreux points communs (âge, PCB de médecine, goûts, émotions, moments de révolte). Chacun a creusé son sillon, fidèle à ses valeurs et au sens donné à ce qu'il était en train de vivre. L'un est allé jusqu'au bout de la grandeur d'âme, jusqu'à refuser toute promotion, préférant rester infirmier de régiment plutôt que d'entrer au service de santé. Il y laissa sa vie. L'autre, sans renier ses valeurs mais résolu à vivre, s'est battu pour entrer au service de santé. Il est allé jusqu'au bout, d'abord de la guerre, puis de l'épidémie de grippe espagnole, tenu par sa volonté de reprendre ses études de médecine et devenir médecin. Ces deux histoires de vie démontrent que la résilience est toujours variable. Cela amène une mauvaise nouvelle: rien n'est jamais gagné; et une bonne nouvelle: rien n'est jamais perdu.



*Lettre de Jean Pottecher
en préface du livre écrit par son père*

Mais elle n'est jamais absolue, comme le montre le sort tragique d'Anne Frank, dont le journal était son support de résilience, décédée dans un camp de concentration. Trop de pression brise une personne. L'invulnérabilité n'existe pas.

Une éthique est nécessaire

La résilience ne se construit pas à n'importe quel prix, ni pour les autres, ni pour soi-même. Elle prend acte d'une souffrance et elle cherche comment la vie peut se développer avec ou malgré cette souffrance. Au système de valeurs, à l'éthique, doit s'ajouter parfois une réflexion approfondie dans les situations extrêmes, où bien et mal s'entremêlent, hier comme aujourd'hui. Combien de fois ai-je entendu de la part d'un travailleur social d'un pays en voie de développement: « Une personne pauvre peut mourir de façon légale, mais ne peut pas vivre ou survivre de façon légale... »

Ainsi, grâce aux histoires de vie comme celle de Marcel Tarte, il est possible de penser et de travailler le concept de résilience dès l'enfance avec l'ensemble de la communauté, notamment à partir de deux séries de questions:

- de quoi les enfants d'aujourd'hui ont-ils besoin ?

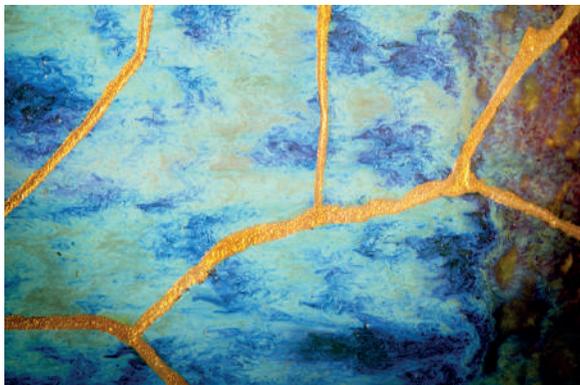
- de quoi les enfants en situation difficile, pauvres, les enfants des pays en voie de développement, les enfants migrants, les enfants pris dans les conflits ont-ils besoin ?

Les enfants d'aujourd'hui ont besoin d'un cadre contenant, rassurant, favorisant l'expression de leurs compétences, d'une communication riche, de règles claires, d'une autorité ferme et bienveillante, d'une éducation à l'empathie, aux valeurs, à la citoyenneté, à la nature, aux savoirs et à la connaissance, d'une initiation au beau, à la culture, et aussi de limites à leur toute-puissance, à la surconsommation, aux écrans, ainsi que d'un entraînement quotidien à la frustration.

Pour les accompagner *les enfants en situation difficile*, le Bureau International Catholique de l'Enfance (BICE, Genève) forme des éducateurs locaux à devenir des *tuteurs de résilience*. Ces éducateurs apprennent à apporter aux enfants une écoute et un soutien bienveillant. Depuis 2014, le BICE a formé près de mille éducateurs à travers le monde afin de leur apprendre à porter un regard différent sur les enfants, en ne considérant plus seulement leur vulnérabilité, mais également leurs potentialités : savoir repérer les facteurs de risque et de protection qui entravent ou facilitent leur résilience suivant les contextes, découvrir comment renforcer les facteurs de protection internes et externes (la famille, les amis, l'école, le centre communautaire) et agir avec l'enfant sur sa mise en œuvre.

Pour conclure, une métaphore poétique de la résilience

Le *Kintsugi* (« jointure en or » en japonais) est une méthode japonaise ancestrale de réparation des porcelaines ou céramiques brisées. On utilise pour cela de la laque saupoudrée de poudre d'or. Après la brisure, les morceaux sont patiemment réassemblés pour redonner vie à l'objet. Cette technique permet de sublimer ce qui a été cassé. Au lieu de chercher à cacher les fêlures, elle les met en valeur. Cette manière de réparer nous enseigne qu'un accident de la vie n'est pas forcément synonyme d'échec. Il peut être l'occasion d'un renforcement de soi, voire d'une véritable renaissance ; une belle métaphore de la résilience.



Le kintsugi, métaphore de la résilience

Note de l'auteur : Les photographies de Marcel Tarte ont été mises à la disposition de Gérard Louis, éditeur du livre intitulé: « Des tranchées à la médecine de campagne; Marcel Tarte, un Lorrain dans le XX^e siècle tourmenté » Gérard Louis Éditeur, Haroué, 2015



Notes

- [1] Stanislaw Tomkiewicz, « La résilience », *adsp (actualité et dossier en santé publique)*, La Documentation française, juin 2000, n° 31, p. 60-62.
- [2] Michel MANCIAUX (Dir.), *La résilience: résister et se construire*, Médecine et Hygiène, Genève, 2001.
- [3] Michel LEMAY, « Réflexions sur la résilience », in Marie-Paule POILPOT (Dir.), *Souffrir mais se construire*, Fondation pour l'Enfance, érès, 1999.
- [4] Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Pocket, Paris, 1987.
- [5] Antoine de SAINT-EXUPERY, *Lettres à sa mère*, Gallimard, Paris, 1955.
- [6] Viktor FRANCKL, *Raisons de vivre*, Édition du Tricorne, Genève, 1993.
- [7] Présenté par Jacques GELIS, *Un médecin dans la tourmente, le carnet de guerre de René de Saint-Périer (1914-1916)*, Étampe-Histoire, Étampe, 2016.
- [8] Les Poilus Paul SALMON et Jephos.
- [9] Bernard PY, *Dans le malheur de Dachau, j'ai trouvé un bonheur (1944-1945)*, éd. Saint-Paul, Paris, 1995.
- [10] Boris CYRULNICK, *les nourritures affectives*, Éd. Odile Jacob, 1993.



Bibliographie

- Georges-Olivier CHATEAUREYNARD, *Le verger*, Livre de poche jeunesse, Balland, 1978.
- Boris CYRULNICK, *Les nourritures affectives*, Éd. Odile Jacob, Paris, 1993.
- Boris CYRULNIK, *Les vilains petits canards*, Éd. Odile Jacob, Paris, 2001.
- Boris CYRULNICK *Un merveilleux malheur*, Éd. Odile Jacob, Paris, 2002.
- ERCKMANN-CHATRIAN, *Histoire d'un conscrit de 1813*, Éd. V&K, p. 79, 15.
- Frantz FANON, *Les damnés de la terre*, Éd. La Découverte/Poche, Paris, 2002 (2^{ème} édition).
- Viktor FRANCKL, *Raisons de vivre*, Édition du Tricorne, Genève, 1993.
- Viktor FRANCKL, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1993.
- Jacques GELIS, *Un médecin dans la tourmente, le carnet de guerre de René de Saint-Périer (1914-1916)*, Éd. Étampe-Histoire, Collection retour aux sources, Étampe, 2016.
- Martine HUOT-MARCHAND, *Des tranchées à la médecine de campagne, Marcel Tarte, un Lorrain dans le XX^e siècle tourmenté*, Éd. Gérard Louis, Haroué, 2015.
- Michel LEMAY, « Réflexions sur la résilience », in Marie-Paule POILPOT (Dir.), *Souffrir mais se construire*, Fondation pour l'Enfance, Éd. érès, 1999.
- Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Pocket 3117, Éd. Julliard, Paris, 1987.
- Michel MANCIAUX (Dir.), *La résilience: résister et se construire*, Éd. Médecine et Hygiène, Genève, 2001.
- Jean POTTECHER, *Lettres d'un fils (1914-1918)*, Éd. Émile-Paul Frères, Paris, 1926. Préface d'André Suarès.
- Maurice POTTECHER, *Un d'eux, nommé Jean*, Éd. J. Snell et Cie, Paris, 1926.
- Bernard PY, *Dans le malheur de Dachau, j'ai trouvé un bonheur (1944-1945)*, Éd. Saint-Paul, Paris, 1995.
- Bolewa SABOURIN, *La rage de vivre*, Éd. Faces cachées, 2018.
- Georges SNYDERS, *Y-a-t-il une vie après l'école*, Éd. ESF, 1996.
- Jean-François STEINER, *Treblinka*, Éd. Livre de poche, 2448, 1966.
- Stanislaw TOMKIEWICZ, « La résilience », *adsp (actualité et dossier en santé publique)* n° 31, juin 2000, p. 60-62.

- Stanislaw TOMKIEWICZ, *L'enfant pris dans la guerre et les conflits sociétaux*, Les cahiers de l'AFIREM, Paris, juin 2019, n°66.
- Stephan VANISTENDAEL, LECOMTE J., *Le bonheur est toujours possible. Construire la résilience*. Éd. Bayard, Paris, 2000.
- Stephan VANISTENDAEL, *Vers la mise en œuvre de la résilience, la casita, un outil simple pour un défi complexe*, Les cahiers du bice, Paris-Genève, 2018.
- Emmy E. WERNER, Jessie M. BIERMAN & Fern E. FRENCH, *The children of Kauai: A longitudinal study from the prenatal period to age ten*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1971.
- Emmy E. WERNER, & Ruth S. SMITH, *Kauai's children come of age*. Honolulu, University Press of Hawaii, 1977.
- Emmy E. WERNER, & Ruth S. SMITH, *Vulnerable but invincible: A longitudinal study of resilient children and youth*, New York, McGraw-Hill Book Co, 1982.
- Emmy E. WERNER, & Ruth S. SMITH, *Overcoming the odds: High risk children from birth to adulthood*. Ithaca, NY, Cornell University Press, 1992.
- Emmy E. WERNER, & Ruth S. SMITH, *Journeys from childhood to midlife: Risk, resilience, and recovery*. Ithaca, NY, Cornell University Press, 2001.